

Il Volantino Europeo n°16

Avril 2007

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



Lipotmezö, février 2007

©JYF

Editorial : la fin annoncée de Lipotmezö [English version p. 9]

Depuis plusieurs mois, la rumeur se faisait insistante : les bâtiments et le parc de Lipotmezö (la « Maison Jaune ») étaient convoités par des intérêts privés, immobilier ou tourisme. Mais les médecins et leurs équipes continuaient de soigner les quelques 800 patients hospitalisés dans les différentes unités, les équipes de recherche poursuivaient leurs travaux, les activités artistiques allaient toujours bon train. L'inimaginable se produisit en février et la fermeture fut officiellement annoncée, seule la date et les modalités de ce brutal changement restaient imprécis. On parlait de déplacer les services dans d'autres hôpitaux de la capitale, mais aussi d'une sorte de liquidation totale, où tout le monde devrait vider les lieux au 31 mars 2007 et tenter de se reloger par petits groupes. Les patients auraient été dispersés, toutes les équipes soignantes auraient été dissoutes, des médecins seraient partis à l'étranger. On n'ose penser à ce qu'aurait été ce désastre programmé. Bien sûr, des protestations se sont élevées, de la part des médecins, des patients et de leurs familles (on a même manifesté sur place à plusieurs reprises). Les personnalités politiques ne sont évidemment pas restées muettes, et le parti d'opposition a interpellé le parti au pouvoir. Mais rien n'a fait fléchir le Gouvernement hongrois et son Ministre de la santé, le Dr Lajos Molnar. Quelque soit l'issue de cette triste et scandaleuse histoire, elle ne pourra qu'atteindre gravement les patients et tous ceux qui s'occupent d'eux, et priver aussi la psychiatrie hongroise et européenne d'un de ses plus anciens Instituts de soins et de recherche (Lipotmezö a été fondé en 1868). Nous tenions à exprimer ici notre plus profonde solidarité à tous nos collègues et à leurs patients et nous leur souhaitons de retrouver dès que possible un cadre de travail et de soins adaptés aux nécessités actuelles de la psychiatrie.

Budapest 17 & 18 mai 2007 : « Un divan sur le Danube » IV^o Colloque franco-hongrois de Psychiatrie et de Psychanalyse à l'Institut Français

La maison d' Hippocrate, certains ne savent même pas où elle se trouve...

[Ippocrate : « certi non sanno manco dove sta di casa »]

Pardonnez moi la traduction littérale de cette expression italienne. Les psychologues italiens ont presque calqué leur code professionnel sur celui des médecins, et celui-ci sur le serment d'Hippocrate. Cela pour vous dire l'importance qu'a aussi pour nous ce serment (j'avais oublié de vous dire que je suis italienne et que je travaille en France).

Mais aujourd'hui a t'il encore de la valeur ?

Des médecins en France refusent de soigner les patients bénéficiaires de la couverture maladie universelle (CMU) et d'autres médecins, chose encore plus grave, les défendent. Ailleurs aussi il y a des problèmes.

En ce qui concerne la psychiatrie, profession malmenée et sûrement pas valorisée, les choses ne vont pas mieux.

L'appât du gain, la voix de la facilité avec les nouveaux cachets miracle, la pression des laboratoires et celle des institutions, et surtout la résignation et le manque de la saine révolte envers le statu quo, sont entrain de s'insinuer de plus en plus dans la profession.

Dans le serment on parle de confiance, mais peut-on encore créer une relation de confiance quand on ne prend plus le temps d'écouter les patients ?

Qui a décrété que quinze- vingt minutes suffisent ? Si on enlève les salutations et l'installation ils se réduisent à dix.

Qui nous oblige à raisonner en terme de files actives ou de compte en banque, donc en quantité souvent au détriment de la qualité?

Une jour une situation m'a sidérée : une collègue (donc une psychologue) me disait «T'as vu que sept patients aujourd'hui!? Pour moi, surtout avec les psychotiques une demi

heure suffit et avec les déficitaires vingt minutes sont assez, ils n'ont pas la possibilité de se concentrer plus». Et certain des collègues médecins acquiescé. Parce que maintenant on a plus monsieur «un tel» souffrant de psychose, mais les psychotiques ou autres, comme catégorie homogène standardisée avec des besoins identiques pour chaque individu.

Mais qu'est ce que je dis là ? On n'a plus en psychiatrie que de la pathologie standardisée et on se permet parfois ensuite d'accuser les médecins d'autres spécialités de ne voir que les maladies.

L'actuel serment d'Hippocrate, dans la pratique, ne dit plus «...di curare tutti i miei pazienti con uguale scrupolo e impegno indipendentemente dai sentimenti che essi mi ispirano e prescindendo da ogni differenza di razza, religione, nazionalità, condizione sociale e ideologia politica...». Pardonnez moi la traduction en français : «...de soigner tous mes patients avec égal scrupule et engagement indépendamment des sentiments qu'ils m'inspirent et indépendamment de chaque différence de race, religion, nationalité, condition sociale et idéologie politique... »

Ah ! c'est vrai, on n'a pas pensé à rajouter aussi « indépendamment des pathologies ». En ce qui concerne « indépendamment des sentiments qu'ils m'inspirent», je me demande si on prend la peine aujourd'hui de considérer cette question. Pourtant les psychiatres (et nous aussi, les psychologues) devraient au moins avoir une notion sur le transfert et le contre-transfert.

Les médecins doivent travailler dans le respect des règles déontologiques et juridiques a condition, que ces dernières ne soient pas en contradiction avec le but de la profession.

Si on ne respecte pas la déontologie, comment trouvera-t-on la force de s'opposer à des lois injustes?

Ce cri se veut un rappel à «l'ordre» pour tous les professionnels de la santé, même pour ceux qui n'ont pas d'ordre professionnel, même pour ceux qui ne doivent pas prêter serment à la fin de leurs études. Ceux qui ne prêtent pas serment peuvent toujours se cacher derrière

cela, comme si le respect des autres ne les concerne pas, mais les médecins quelle excuse peuvent-ils trouver?

Je vous implore, vu que c'est vous qui portez le plus gros des responsabilités, de redonner le «la» dans les institutions publiques et privées, afin qu'on puisse retrouver au moins la route qui conduit à la maison d'Hippocrate et qu'on puisse combattre toutes volontés politiques visant à réduire les droits des malades et les bonnes conditions de travail, et les deux souvent vont de pair.

Grazia Mirante (Auxerre)

La "gouvernance", les pôles ou la psychiatrie sans boussole

Dans un article publié en 1997¹ consacré essentiellement au PMSI, j'annonçai cet "outil" comme étant l'élément premier d'un triptyque redoutable qui serait suivi de l'accréditation puis de la planification des soins. C'est à présent chose faite, l'accréditation est en marche, le "corps d'inspecteurs créé", la tarification à l'activité dite "T2A" à l'ordre du jour et la création des pôles de soins ouvertement déclarée (comme la chasse) en ce début d'année 2007. Il s'agit bien d'une sorte d'ouverture de la chasse ! Chasse au "gaspi", chasse au malade dont les durées de séjour seront impitoyablement fixées selon le type de pathologie afin d'assurer un "turn over" et un soi disant "meilleur" service rendu à davantage de citoyens... Mais de qui se moque-t-on ? Du patient en premier auquel "on" – les directeurs des hôpitaux, les médecins et les fameux "directeurs de soins" – va "généreusement offrir" un séjour bref pour une dépression par exemple, afin de ne pas le maintenir "trop loin de son lieu de vie" (discours officiel) alors qu'il s'agit surtout de "traiter" au moindre coût !

Dans cette sombre affaire de gouvernance (encore un néologisme écoeurant), les pouvoirs des directeurs déjà tentaculaires deviennent discrétionnaires et quasi totalitaires. Car c'est bien une "idéologie" totalitaire qui se met en place. Le directeur pourra nommer les praticiens hospitaliers notamment et régner en

maître sur son établissement, secondé par un super "cadre de soins" et un administrateur gestionnaire responsable des budgets. Quant au médecin chef de pôle (regroupant plusieurs ex-secteurs), il devient un "petit" pseudo chef d'entreprise, contraint de fournir des objectifs (comme s'il s'agissait d'unités de productions de produits manufacturés), gérer des budgets dont il sera responsable devant la direction, "gérer" un personnel dont il pourra se défaire selon l'évolution conjoncturelle. Mais ce "brave" médecin ne sera pas seul dans cette affaire, car deux sbires de direction veilleront à ce qu'il exécute bien sa mission, un "directeur de soins" et un administratif, personnages nommés par la direction, comme il se doit.

Pourquoi des médecins ont-ils accepté cette compromission inqualifiable ?

Certains ont même accepté une expérience dite pilote dès 2004 (il est vrai que ce sont les directions qui désignent comme "volontaires" les établissements et services !). D'autres subissent, se résignant, démissionnent ou partent en retraite plus tôt que prévu. Parmi les praticiens, beaucoup d'honnêtes gens, mais aussi des naïfs véritables ou allégués qui pensent ainsi sauver la psychiatrie, mais il en est de certains sauvetages comme de ceux des états — il suffit pour cela de se remémorer une page particulièrement sombre et somme toute récente de notre histoire, quand un ex-héros de la Grande Guerre voulait sauver le pays en acceptant des compromissions et une capitulation déshonorantes.

Pour ceux qui, discrets et peu nombreux au début, mais bientôt rejoints par le plus grand nombre — à l'instar de la tirade du Cid "(...) *Nous partîmes cinq cents, mais par un prompt renfort, nous nous vîmes trois mille en arrivant au port...*" — se sont opposés farouchement au PMSI, leurs efforts ont été récompensés partiellement car l'outil expérimental a subi une très drastique cure d'amaigrissement avant sa mise en service, même si l'on connaît fort bien son inutilité et son caractère chronophage ! Alors, pourquoi les psychiatres ne se sont-ils pas insurgés massivement et surtout solidairement contre la gouvernance pour démontrer aux gouvernants que la santé (physique ou mentale) n'est pas un produit manufacturé et que les malades sont prioritaires pour les soignants dont ce doit être l'unique préoccupation, loin, le plus loin possible de questions comptables ou de

gestion... ? Par lassitude, incrédulité, lâcheté, attente de titres, d'honneurs, de hochets de la République ? La liste n'est pas exhaustive !

L'enjeu est pourtant de taille, puisqu'il s'agit de la survie de la psychiatrie, déjà fort mise à mal par les promoteurs de cette notion bâtarde et vide de sens qu'est la "santé mentale". Malheureusement, nous assistons à la "grande braderie" orchestrée par les fossoyeurs de la profession. A cette liquidation, quelques confrères ont apporté leur concours ou ont même "devancé l'appel", comme le fit autrefois un célèbre psychanalyste voulant aryaniser la SPP et proposant au cours d'un voyage à Berlin ses services à Mathias Göring (neveu du maréchal) qui ne le sollicitait même pas !

Je suis très en colère car nous allons être les témoins muselés ou ligotés d'un grand bond enarrière, à un démantèlement de ce que nos aînés, Georges Daumezon, Lucien Bonnafé, Tosquelles et leurs amis ont mis tant d'ardeur à arracher aux gouvernants de la période qui suivit la Seconde Guerre mondiale.

Il est vrai que je n'exerce plus (fort heureusement vu le sombre devenir de cette profession que j'ai vécue avec passion) et que j'ai eu la chance d'être un des fortunés élèves de mon unique maître en psychiatrie, le regretté Georges Daumezon dont quelques esprits mesquins et chagrins n'ont retenu que le "caractère ombrageux" au lieu de voir en lui le rebelle naturel qu'il était, le défenseur contre vents et marées du malade et le héraut de la fonction d'infirmier psychiatrique authentique qui venait remplacer l'ex-gardien d'asile... Mais notre monde actuel a la mémoire courte et profane sans scrupules les acquis obtenus de haute lutte par nos aînés.

Je ne peux que citer Georges Daumezon qui, il y a presque trente ans, écrivait¹ : "(...) Nous devons dénoncer toute tentative du pouvoir, de m'importe quel pouvoir, de nous 'associer' à ses décisions. (...) le pouvoir a imaginé (...) des procédures diaboliques pour nous compromettre (...) On ne peut trouver dans l'inconscience des médecins acceptant ces

compromissions, meilleure illustration de l'urgence d'une rigoureuse discipline de pensée. En ces matières, comme dans le raisonnement dirigeant la thérapeutique, l'absence de rigueur est trahison du seul sujet, le malade".

Alain Amar (Lyon)
Psychiatre en retraite, AIHP
Ecrivain
Expert-rapporteur HAS
(Commission de la transparence du médicament)

¹Alain Amar : *La pensée est-elle encore autorisée ?* in *La Lettre de Psychiatrie Française* n°70, décembre 1997.

¹Georges Daumezon, in *Psychiatrie et éthique*, sous la direction de G. Maruani. Editions Privat, 1979, pp. 1-25.



Lyon, mars 2007

©JYF

Au courrier des lecteurs

Cher

collègue,

J'ai pris connaissance de votre intéressant éditorial*. Ici, voyez-vous, ces notions de soins et d'éthique n'ont plus cours. Dans notre service, chaque patient se voit affecter un capital de santé mentale (CM), dont la gestion est maîtrisée au moyen des procédures définies par la Texas Psychiatric Association. Cette méthode fluide et rationnelle nous permet d'envisager avec sérénité le prochain rachat de notre établissement par le groupe Loveia, spécialisé dans le ramassage des ordures. Par ailleurs, je vous fais parvenir [ci-après, NDLR] la prose d'un quinquagénaire qui se dit atteint de troubles obsessionnels décompensés. Il doit s'agir de l'ancienne nomenclature.

Cordialement.

*Voir *Volantino Europeo* n°15, janvier 2007

Derrière la vitre

L'homme, ni la femme, ne vit pas que de pain. Autrement dit, on préfère dévorer nos tartines avec une bonne couche de supplément d'âme. Un film récent*, venu d'Allemagne, examine autrement le problème : qu'en est-il de nous, de la classe de ceux qui ont le ventre plein, mais rien de plus ? La petite fille le chuchote à son papa : « On dirait qu'ils sont morts. » L'adulte, au service de réanimation qu'il a l'idée saugrenue de lui faire visiter, le nie, bien sûr. Mais il ne lui vient pas à l'esprit que mince est la cloison qui sépare les deux royaumes. Aurait-il glissé, sans même s'en apercevoir, de l'autre côté ? Façon de parler. Et tout dépend du point de vue que l'on adopte en la circonstance. Pareille méprise ne sera pas sans conséquences à l'égard de sa compagne. Laquelle, anesthésiste, sortira de son coma existentiel pour se réveiller du mauvais côté.

Vacance. Jours tranquilles à Kassel. Si l'auteur a pris la peine de rédiger des dialogues, il y a tout lieu de croire que Frieder et Nina se parlent. Point de doux babil : on cause à l'économie. A l'écran, un corps immobile et silencieux ne se laisse pas bien distinguer, mettons, d'un objet, d'une chose. Troublante est l'opacité de Nina qui, de toute évidence, ne

mesure pas bien la chance d'avoir un mari bricoleur. La laissent indifférente les dalles de l'entrée qu'il tente laborieusement d'agencer. Apparier les couleurs qui vont bien ensemble comme on le dit de ceux qui ont la prétention de former un couple.

Etres et choses, quand nous les regardons, adhèrent à notre esprit, tout naturellement. Mais il semble ici que la fine couche de réalité se mette à flotter, comme si Nina sortait du cadre où sa fonction de mère et d'épouse ne peut plus la retenir. Malaise, en somme, de constater qu'un écart se creuse au coeur même de son foyer. Elle se met à hanter ces lieux familiers comme un corps étranger. Elle n'arrive jamais quelque part, elle est déjà là, sa présence est première. Il y a plus grave : si Nina s'en va, qui décollera le papier peint ? Et la gosse, on l'expédie chez les beaux-parents ?

Nous ne voyons pas Nina. Plus exactement, nous observons le monde qu'elle côtoie comme s'il devenait sous ses yeux un volume fascinant, un aquarium peuplé d'ombres mouvantes et colorées. A croire qu'elle a reculé dans une autre dimension où nul n'a plus la faculté de la toucher, un royaume enchanté où le trivial paraît stupéfiant. Elle se transporte au coeur de la montagne, on donne une fête au château. Elle détonne, c'est le moins qu'on puisse dire, parmi les belles dames et les beaux messieurs. Comment fait l'auteur pour susciter ce sentiment d'étrangeté ? En disposant, dans le même plan, deux corps plus ou moins proches mais qui jamais ne se rejoignent, parce qu'ils se déplacent de part et d'autre d'un mur invisible.

Sa déroutante déambulation l'a conduite au Maritim Hotel, dans le Harz. En ce point, néanmoins, une rencontre a lieu. Un ancien champion de tennis, qui monnaie là son savoir-faire, lui sert cette amère vérité avec un doigt de champagne : « Vous, les Allemands, vous ne savez pas vivre. » Et son mari lui demande, sans doute le sachant : « Est-ce que je t'ennuie ? » « Oui », dit-elle très vite.

Pendant ce temps, une autre, à Kassel, occupe la place laissée vacante. Elle « gère ». Le train-train, continue, miné par l'absence, dans la maison sans fenêtres ouverte à tous les vents. Proposition 1 : rien ne manque à l'homme dont

la femme est partie. Sinon la couleur exacte qu'il exige pour le châssis de ses baies vitrées. A ce détail près que le nouveau canapé n'est toujours pas déballé. Bâches plastique en guise de portes et fenêtre évoquent un campement de fortune pour personnes déplacées. La boîte aux affects est crevée. Tout rafistolage du lieu de vie commune est pitoyable, inutile et dérisoire. Corollaire de la proposition 1 : rien ne lui sera rendu lorsqu'elle reviendra.

Bernard Benoliel voit à l'oeuvre dans *Bungalow*, précédent opus du cinéaste, un puissant « principe de réversion ». Ce qui pourrait passer pour une manière judicieuse de remettre à l'endroit notre monde réellement renversé. Le récit avance à rebours. C'est toujours trop tard que nous avons compris. Car c'est en chaque point que l'effet précède sa cause. N'est-il pas naturel que la raison de l'événement nous échappe, puisque nous l'ignorons d'abord ? On l'a dit, les personnages entrent sans frapper. Trop tard, ils

sont entrés. Des spectres ? Des messagers de la mort qui rôde aux confins. Elle non plus n'aime pas se faire annoncer. Oui, mais la grosseur de Nina se confirme, même si « ça ne se voit pas ».

Si lointains, si proches, le désir et sa fin, le dehors et le dedans, la femme et la maîtresse, le visage et le visage, une fois rasé. Il y a des médicaments qui vous tuent et des scènes d'amour avortant dans les cimetières. La mort est sous nos yeux, dit l'enfant, et nous ne la voyons pas.

Gérard Weil (Nanterre)

**Montag (kommen die Fenster)*, d'Ulrich Köhler.



Budapest, juillet 2006

©JYF

*L'ASSOCIATION
« LES AMIS DE PHILIPPULUS »
ORGANISE*

LA GRANDE MARCHE DU REPENTIR

**RASSEMBLEMENT DEVANT
L'OBSERVATOIRE DE PARIS**

**61, avenue de l'Observatoire
PARIS 14^e**

**EN DIRECTION DE LA PLACE
DE L'ETOILE
DIMANCHE 1^{er} AVRIL
2007 A PARTIR DE 11 H**

*Réchauffement climatique,
prolifération nucléaire, épuisement
des ressources naturelles, pollution
généralisée, fanatismes religieux...
Crise économique, crise politique,
crise morale...*

***L'HUMANITÉ COURT À SA
PERTE ! IMPLORONS LE
PARDON !***

*Venez revêtus d'un drap blanc,
apportez cymbales et gongs.*

ASSOCIATION « LES AMIS DE
PHILIPPULUS »

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné (e) adhère ce jour à l'association « Les Amis de Philippulus ». Conscient(e) de ce que la fin du monde est proche, je participe aux activités d'information de l'association et invite mes semblables à faire pénitence.

L'adhésion à l'association est gratuite. Je fournis un drap blanc et un instrument de percussion au choix.

Date et signature obligatoire :



Budapest, juillet 2006

©JYF

La Fatina

Ecco la storia, o almeno quella che io posso raccontare, della Fatina. A Roma in piazza del Tritone o meglio ancora, attorno alla fontana del tritone c'è la Fatina.

Tutti i giorni dell'anno salvo pioggia è la, ad ora di pranzo a volte scompare, ma sta sempre nelle vicinanze del Tritone. In linea generale è gentile, fa grandi saluti e sorride, salvo se la si offende o se si guida troppo in fretta, la si ha di sicuro una pioggia di parolacce.

La maggioranza del tempo danza con una bacchetta magica piena di lustrini, prende pose classiche, nell'insieme c'è qualche cosa di armonioso ed ilare allo stesso tempo.

Anche perché la Fatina ha la barba, ed ha un completo tre pezzi che ricorda i primi del novecento.

Non c'è romano che non la conosca e visto che da ogni parte della piazza ci sono dei semafori è impossibile non vederla, senza contare che le fermate dell'autobus danno un grand bel punto di vista. Sono i romani che l'anno battezzata la Fatina e credo che ci siano affezionati ed ora le dico perché.

All'epoca (quando ero studentessa) lavoravo in centro e passando con l'autobus erano da almeno due giorni che non la vedevo, mi ero messa a cercarla con gli occhi quando mi sono resa conto che non ero la sola. Una signora mi ha chiesto se cercavo la Fatina e ho risposto di sì e che speravo che non fosse malato. Un signore si è aggiunto alla conversazione dicendo che solo quando piove o quando è malato la Fatina non si vede e a aggiunto che abitava nelle vicinanze.

Tutti e tre ci siamo posti la domanda dell'età di questo personaggio ed eccoci serviti per due altri interlocutori. La Fatina è meno vecchia di quel che sembra, la quarantina avanzata, si trascura un po' ma è intelligente. Ha fatto la facoltà una materia scientifica ed è una persona di cultura.

Mi sono domandata sempre perché la gente si stupisce di sapere che i matti possono essere intelligenti.

Dopo un po' mezzo autobus parlava di lei, alcuni si erano presi la pena di andarci a parlare. Un paio di giorni dopo la Fatina stava di nuovo sulla piazza. Tra gli habitues dell'autobus ci si è scampati un sorriso.

Sempre in centro ci sta un'altro matto o meglio una matta detta la strega, naviga tra il Panteon e piazza San Silvestro. Questa la si tollera.

Non ci si avvicina per quanto puzza, è vestita di cenci e completamente ripiegata su se stessa impossibile darle un età. Sembra un personaggio da fumetto di una vecchia super cattiva e cattiva forse lo è davvero.

Vende delle rose, mi sono sempre chiesta come facesse visto la puzza. Un giorno ho scoperto perché!

Se non le si compra una rosa manda delle maledizioni e visto che assomiglia a una strega e che molti italiani sono superstiziosi non ci sono problemi per il commercio. In linea generale la gente si accorge se non c'è ma con un sospiro di sollievo.

Una volta mi ha abbordato, forse stufa di vedermi passare senza fare acquisti, e visto che non ho voluto comprare mi ha lanciato un sacco di accidenti. Le ho risposto che non era gentile maledire la gente e che se continuava così tutte le maledizioni le sarebbero tornate indietro. Da quel giorno ho avuto una paix royal.

Terzo matto questo nessuno lo ha battezzato è un habitue della linea 71 (una delle linee che arriva alla città universitaria) e viaggia sempre comodo.

Quelli che lo conoscono di solito non aspettano l'autobus successivo, ma si accalcano alle due estremità del bus.

Perché bisogna sapere che il signore si apposta sempre alla porta centrale parla da solo e batte continuamente con forza il piede destro per terra. Se si scende non ci sono problemi, ma se si è troppo vicini durante il viaggio sputa e non solo a terra.

È la sola persona che io conosca che durante le ore di punta, a Roma, possa permettersi di viaggiare con due metri quadrati di spazio solo per lui.

Tra gli studenti di psicologia passava per un genio, grazie alla sua tecnica di allontanamento, si diceva " mica è fesso è meglio che viaggiare in un bus con un cactus, lo sputo è più efficace e non si rischia di farsi male " Non saprei dire se qualcuno si è spinto fino ad imitarlo ma sicuro in certi orari la voglia non mancava.

Tutto ciò per dire che già nell' ottantasette parecchie migliaia di persone in Italia si erano abituate a vivere con i matti. Da una ricerca era risultato che nel quartiere dove c'era il vecchio manicomio la gente aveva più paura

dei matti che quella che abitava in quartieri dove il manicomio non c'era. Dopo qualche anno dalla legge basaglia i matti, perché liberi, sono stati percepiti come meno pericolosi e se li sono adottati. Certo essendo nati i cim (centri di igiene mentale) nel quartiere c'erano rimasti solo i matti che vi risiedevano.

Grazia Mirante (Auxerre)

Editorial:
The end of Lipotmező is announced
(translation from page 1)

For several months, the rumour persisted: the Lipotmező (“The Yellow House”) buildings and gardens were coveted by private investors (for property deals or tourism). But doctors and their teams continued to take care of approximately 800 patients in the various departments, research staffs continued to work in their laboratories, and Art-therapists were always busy with many patients. The unthinkable happened in February and closure was officially announced, only the exact date and just how this brutal was to be organised were not stipulated. It was announced that departments would be split among different hospitals in the city, but there was also talk of a “total liquidation”. Everybody was to vacate the premises by 31 March.

Patients are to be split into small groups, the staff is to be disbanded and several psychiatrists may leave Hungary to go abroad. We do not dare to imagine the scale of this disaster. Of course, many people have protested, medical staff, patients and their families; there were even demonstrations at Lipotmező. Politicians also took part in the debate. But the Hungarian government and its Health Minister, Dr Molnar Lajos, didn't let themselves be swayed.*

Whatever the outcome of this sad and scandalous history, it cannot but affect all patients and care givers severely. Hungarian and European psychiatry will also be deprived from one of their oldest Institute (Lipotmező was founded in 1868). We want to express our deepest solidarity with our colleagues and

their patients. We also hope our colleagues will find a new place for work and that their patients will find suitable psychiatric care as soon as possible.

**And there will be another one on the 1st of April (see below)*

<http://nol.hu/cikk/435116>

<http://fidesz.hu/index.php?CikkID=73801>

<http://www.elolanc.hu/civilforum/>

http://www.elolanc.hu/dokumentumtar/opni_screen.pdf

Please note: the mention of those different web sites does not mean we agree with any of their political tendencies.



Lipotmező, Rehabilitation Department, January 2007

Le site Internet de Lipotmező
(OPNI ou encore la “Maison
Jaune”)

<http://www.opni.hu/>

2007. március 28.

A Budapest Fringe Fesztiválra készülő Tárt Kapu Színház előadásának nyilvános főpróbája március 28. -án 14 órától az OPNI Kápolnájában díjmentesen megtekinthető.

2007. április 1.

Az Országos Civil Fórum 2007. április 1. -én 10 órától élőláncos demonstrációt szervez az OPNI Főbejárata elé. A szimpatizánsok részvételére számítanak.

Après-guerres

Recommander un livre, c'est reconnaître l'impact qu'il a eu sur nous, et militer pour qu'il ne reste pas lettre morte. Avec *Histoire et trauma*, Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière nous emmènent aux Etats-Unis (où ils ont longtemps vécu et travaillé, mais pas autour du DSM, on l'imagine...), mais aussi en Chine et au Japon, Paris restant un nécessaire port d'attache, résonnant souvent de surprenants échos venus de lointaines provinces qui ne résolvent pas à l'oubli.

A chaque étape de leur exceptionnel ouvrage – dont la lecture n'est pas précisément donnée en pâture – ils nous disent ce qu'il en est de leur parcours, notamment lorsque des éléments de leur propre vie viennent affleurer dans des cures particulièrement difficiles. Citons une hallucinante histoire de *mère de vinaigre* (p.231), ou l'analyse de Jacques, qui n'était pas programmé pour cela (p.295).

Le point de départ (mais y en a-t-il un seul ?) de cette aventure écrite sur la folie des guerres est leur visite en 1979 à Austen Riggs Center dans le Massachussets, où ils rencontrent des collègues américains rompus à la prise en charge psychanalytique des psychoses, mais aussi se familiarisent avec tout ce que l'histoire précipite dans la psychanalyse, du côté du patient comme de celui du thérapeute. Tous les continents ont été touchés par les guerres du 20^{ème} siècle, et celles des siècles qui précèdent ne sont pas avares de traces non plus : en témoignent par exemple toutes les migrations.

La Première Guerre mondiale n'a pas encore fini de nous livrer ses horreurs : on apprend que déportation et camps de concentration y « existaient » déjà, témoignages venus de Lorraine à l'appui (p.62).

Philosophes (Descartes), écrivains (Cervantès), et psychanalystes (Freud, Lacan, mais aussi bon nombre d'Américains hélas trop peu connus) sont conviés à chaque page, avec des citations précises, témoignant d'une érudition qu'on ne s'autorisera pas à qualifier de « sans faille », tant nos auteurs se tiennent à l'écart de tout dogmatisme, de tout triomphalisme livresque. La clinique n'est jamais absente de leur démarche. Recouvrements fertiles d'où jaillit un instant la lumière, mais l'essentiel du chemin se fait à l'ombre des guerres et des morts qu'elles laissent, le plus souvent sans sépulture, d'où ces temps retranchés qui

reviennent comme autant de violents fantômes/symptômes pour les générations suivantes, bridant irrémédiablement – jusqu'à l'analyse - leur « appétitude »* à vivre.

Enonçons, pour rappeler leur caractère central dans le livre de Davoine et Gaudillière, les principes de Thomas Salmon, qui fut avant 1914 médecin à l'immigration à Ellis Island, « la porte grouillante du continent américain » (Ben Shephard). Ces principes sont destinés à la prise en charge des victimes des catastrophes de l'espace et du temps. « La *proximité* ouvre un nouvel espace de fiabilité face au chaos. L'*immédiateté*, une temporalité vivante au contact de l'urgence. *Expectancy* construit l'accueil au retour de l'enfer. *Simplicité*, la nécessité d'en faire état sans jargon. » (p.200).

Et c'est avec la simplicité – qui ne veut pas dire simplification - que s'achèvera le livre : « Notre usage quotidien du principe de simplicité tient dans l'exigence de ne rien énoncer à un patient que nous ne pourrions soutenir, *dans les mêmes termes*, à l'adresse de collègues, et vice versa ». A l'heure où l'accès du patient à son dossier pose régulièrement des problèmes complexes, nous pouvons concevoir que si un tel échange a bien eu lieu dans le cadre transférentiel, espace de la parole vive, ledit patient n'imaginera jamais qu'une part de sa vérité subjective puisse être inscrite sur de vieux papiers poussiéreux ou sur un fond de disquette, et s'épargnera au passage la souffrance revendicative toujours attachée à ces démarches.

Jean-Yves Feberey (Nice-Pierrefeu-du-Var)

Histoire et trauma – La folie des guerres

Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière, Stock (Paris), 2006, 416 p., 21 euro

*Ce néologisme ne vient en aucun s'inscrire en contrepoint à la campagne présidentielle française, qui reste par ailleurs tragiquement dénuée de contrepèts, nos plus fins observateurs l'auront remarqué depuis longtemps [NDLR].

Association *Piotr-Tchaadaev* (Versailles)
N° FMC *Piotr-Tchaadaev* 11 78 0511778
Association des Médecins francophones de
Hongrie (Budapest)
Société Hongroise de Psychiatrie (Budapest)

*Avec le soutien du Service de Coopération et
d'Action culturelle
de l'Ambassade de France en Hongrie*

« Un Divan sur le Danube » IV

**Quatrièmes rencontres
franco-hongroises de psychiatrie
et de psychanalyse,
Budapest 17 & 18 mai 2007**

**Jeudi 17 mai 2007 : Visite de
Lipotmezö**

**Jeudi 17 mai 2007 à 20h30 : Dîner
du Congrès à Budapest**

**Vendredi 18 mai 2007 : Programme
à l'Institut français de Budapest**

*Matinée : Exposés et discussion avec
traduction simultanée français-hongrois et
hongrois-français*

*Alexandre NEPOMIACHTY, Psychiatre
psychanalyste (Versailles) : Propos sur la
CMU*

*Laszlo TRINGER, Professeur honoraire de
psychiatrie (Budapest), Jean-Yves FEBEREY,
Psychiatre hospitalier (Pierrefeu-du-Var,
Nice) : Psychiatrie d'hier et d'aujourd'hui,
hommage à la Maison Jaune (OPNI,
Lipotmezö)*

Pause

*Katalin KATZ, Professeur à l'Université
hébraïque de Jérusalem : Magyarországi
romák holokauszt-története: A traumatikus
emlékezet konstrukciója*

*Gyöngyi SZILAGYI, Psychiatre
psychothérapeute (Budapest) : Indépendance
et interdépendance dans la vie psychique et
sociale, de l'Europe au Japon*

Pause déjeuner

*Après-midi : En parallèle : quatre
communications et une table ronde*

*Table ronde sous la présidence du Professeur
Laszlo TRINGER (Budapest) :*

*Les Droits des malades en France et en
Hongrie*

Quatre communications

*Carla van der WERF, Plasticienne et art-
thérapeute (Pierrefeu-du-Var) : L'actualité de
Spinoza (17^{ème} siècle) dans l'art et la thérapie*

*Zsolt PASZTELYI, Directeur général des
Services de Santé du Chemin de Fer
(Budapest) : Gestion des établissements de
santé en Hongrie: les défis actuels autour du
choix des dirigeants*

Edit NEMEDY, Pédiatre (Budapest) :
L'adoption internationale en Hongrie

*Roland PUCCI, Chimiste honoraire de la
Direction de l'Environnement (Monaco) :*
Récréation : le lâcher prise. Métaphore

Pause

*Projection du film Le Soldat perdu (2003),
documentaire d'Emmanuel Carrère.*

*Ce film relate l'histoire d'un prisonnier de guerre
hongrois qui a passé 55 ans dans un hôpital
psychiatrique russe et qui a retrouvé son pays et son
village à la fin de sa vie.*

Renseignements :

Dr Jean-Yves FEBEREY,

CH Henri-Guérin

83390 Pierrefeu du Var téléphone (HB)

+33 (0)4 94 33 18 33 – par e-mail :

piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

Transport et hébergement :

<http://affilie.anyway.fr/vol/International.asp>

<http://www.hotelonlinehungary.com/>

Lipotmezö (OPNI)

Hüvösvölgyi ut, 116 1021 Budapest (II°) -

Tram 56 depuis Moskva ter, arrêt

Vadaskerti ut

Institut français (Francia Intezet)

Fö utca, 17 1011 Budapest (XI°)

Tél: (00 36) 1 489 42 00

M° Batthyany ter

Bibliographie

Soigner les schizophrènes : un devoir d'hospitalité, Claude Jeangirard, Editions Erès, 2006

La mort de l'asile, Jacques Lesage de la Haye, Editions du Monde Liberaire, Paris, 2006

Une femme à Berlin, Anonyme, Témoins Gallimard, 2006

L'Oca al passo, Antonio Tabucchi, Feltrinelli, 2006 (traduction française *Au pas de l'Oie*, Seuil, 2006)

Trans, Pavel Hak, Seuil, 2006

Mes Adieux à la Maison Jaune, Istvan Hollos, Le Coq-Héron, n°100, 1986, distribué par Erès

Bucsum a Sarga haztol, Hollos Istvan, Genius, Budapest, 1927

Filmographie

Ich denke oft an Piroshka, Kurt Hoffmann, 1955

Sissi, Ernest Marischka, 1955-1957, disponible en coffret de trois DVD en VF à la FNAC, en VO chez amazon.de

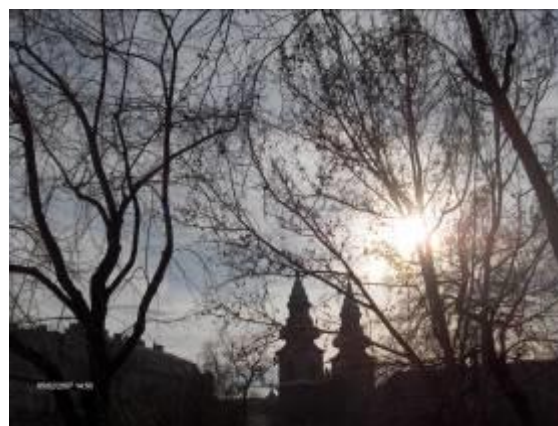
Die Drei von der Tankstelle, Wilhelm Thiele, 1930



Fouilles archéologiques sur le chantier du tram, place Garibaldi, Nice 2007 ©JYF

Sommaire

Page 1.....	Editorial
Page 2.....	La Maison d'Hippocrate
Page 3-4.....	La « Gouvernance »
Page 5-6.....	Derrière la vitre
Page 7.....	La grande Marche du Repentir
Page 8.....	La Fatina
Page 9.....	Editorial in English, Lipotmezö
Page 10.....	Après-guerres
Page 11.....	Programme Budapest
Page 12 ...	Biblio-filmographie, sommaire, ours



Budapest, Karolyi kert, février 2007

©JYF

« Il Volantino Europeo »

Bulletin internautique trimestriel de l'Association *Piotr-Tchaadaev*, 9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles. Président :

Alexandre Nepomiachty

N° FMC Piotr-Tchaadaev

11 78 0511778

Toute correspondance ou article est à adresser à J.Y. Feberey, Secrétaire de Rédaction provisoire,

9, rue Bonaparte 06300 Nice, ou à

jean-yves.feberey@wanadoo.fr

ou encore à

piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

Prochaine édition vers le 14 juillet 2007

Bienvenue à vos manuscrits !